

Blagnac, questions d'histoire **69**

Revue Semestrielle d'histoire locale - mai 2025

Une famille blagnacaise
de monnayeurs
au XVIII^e siècle

p.1

Prosper Ferradou,
un homme
et son château

p.10

Jean Barthet,
un Blagnacais
dans la guerre

p.30

Les origines
du rugby
à Blagnac

p.40



La façade sud du château du Ferradou - photo BHM

Marcel Clouet,
un héros de
la Résistance

Témoignage sur
l'essai nucléaire
Béryl

La droguerie-quincaillerie
Rivals-Bazerque-Pommery

A la découverte
de la briquèterie
Bouyer-Leroux

et plus
encore ...

Marcel Clouet, un héros de la Résistance

par *André Arnal et Robert Bergeaud*

Marcel Clouet adhère très tôt au parti communiste et s'engage dans la guerre d'Espagne avec les Républicains espagnols. Aux côtés des Blagnacais, Robert Caussat et Jean Weidknet il comparaît devant le tribunal militaire, le 21 mars 1941, à Toulouse, car il fait partie du groupe des jeunes communistes arrêtés après le lancer de tracts sur le convoi du maréchal Pétain le 5 novembre 1940. La mémoire collective toulousaine considère ce fait comme le premier acte de Résistance dans la ville. Le parcours de résistant de Marcel Clouet pendant la deuxième guerre mondiale est héroïque. Il est arrêté par la gestapo sous la direction de K Barbie, le 15 mai 1944, lors de la réunion de l'état-major FTPF de la région Rhône-Alpes et emprisonné au fort de Montluc, à Lyon. Il est fusillé par les nazis le 16 juin 1944 en même temps que Marc Bloch, le grand historien, qui va bientôt rejoindre le Panthéon.

L'ENFANCE, LA JEUNESSE

Marcel Clouet est né le 30 mai 1911 à Toulouse. Il a une sœur Louise, née en 1915

*Marcel et Louise
à la foire,
allées Jean-Jaurès
Toulouse*



Son père, Amédée Clouet, serrurier puis facteur des Postes, est engagé politiquement : en 1893, il fait partie des membres fondateurs de la Jeunesse républicaine socialiste de Toulouse, adhérente au Comité révolutionnaire central d'Édouard Vaillant. Il est ensuite attiré par le mouvement libertaire, anarcho-syndicaliste. En 1920, il participe à la création du parti communiste dans la Haute-Garonne. Sa mère,

Jeanne Fréneaux, repasseuse, participe aux combats de son mari. Ils habitent à Toulouse, rue Adonis, quartier La Salade, dans une misérable petite maison isolée.



La maison familiale

Son neveu Robert Bergeaud se souvient : « C'était la zone. Plus tard c'était mieux et on y était bien. Il n'y avait pas l'eau, on allait la chercher à un kilomètre. On s'éclairait avec une lampe acétylène. Mais il y avait un poste à galène et tout le quartier venait écouter la radio. »

Marcel fréquente l'école du Nord, il obtient son certificat d'étude. Après sa scolarité primaire, il apprend le métier de charpentier auprès des charpentiers toulousains. À 18 ans il devient compagnon du tour de France. Il séjourne à Vittel, Lyon, Cavaillon, Avignon, Paris. Dans la capitale, il participe à la construction du grand magasin « la Samaritaine ».

En 1931, il fait son service militaire à Grenoble.



Le militant

Il s'engage au parti communiste. Il milite activement, il est apprécié dans son quartier, sauf de quelques jeunes voyous, ne supportant pas son engagement politique. Mais ils n'osent pas l'affronter car Marcel est un solide gaillard qui en impose. Il fait l'admiration de tous lorsqu'il plonge avec son fidèle chien Jip du haut du pont de Ginestous.

Il crée la Jeunesse communiste à Toulouse, il en est le responsable. En mars 1934, il est élu membre du conseil régional du parti communiste, de la région Garonne (Haute-Garonne et Ariège), forte de 400 membres répartis dans 36 cellules. Il est engagé pleinement dans le combat contre l'extrême-droite que mène la gauche en ordre dispersé. Le 11 mars 1934, il participe à une manifestation de protestation devant la cathédrale Saint-Étienne où se

déroule, à la demande de l'extrême-droite, une messe, dite en hommage aux victimes parisiennes du 6 février. Il est arrêté avec son camarade Georges Vieu,

Le tour de France avec un compagnon 1931

Les jeunes communistes toulousains en 1932 (Marcel premier à gauche)

Ils sont emprisonnés trois jours. À partir de cette arrestation, les rapports de police où la presse font souvent état de sa présence et parfois de ses interventions lors de réunions politiques. Après la signature du pacte PC-PS, il est remarqué par le *Midi Socialiste* le 28 juillet 1934 lors de la commémoration unitaire de l'assassinat de Jaurès. Deux jours après, le même journal le signale lors d'un meeting commun de la gauche unie.



Il suit une école centrale du parti. La famille a conservé 5 cahiers d'écolier de Marcel sur lesquels il prenait ses cours de philosophie, (le matérialisme), d'histoire, d'économie, de sociologie (la jeunesse), de géopolitique, (l'Union Soviétique) ... Marcel note les noms de ses professeurs, parmi eux Georges Politzer, Jacques Duclos, Étienne Fajon... L'écriture est soignée, la présentation claire, l'orthographe bien maîtrisée.

Il est candidat sur la liste communiste conduite par Georges Fournial (16^e sur 36) aux élections municipales des 5 et 12 mai 1935. Les comptes rendus de police des réunions électorales communistes rapportent ses propos. Le 28 avril, lors d'un meeting aux Jacobins réunissant 500 personnes, il est le premier orateur à intervenir. Il décrit l'exploitation des jeunes travailleurs et les exhorte à se battre contre les menaces de guerre et le fascisme. Le 3 mai au café Pena, rue Crampel, il dénonce la misère qui s'étend dans la classe ouvrière et compare la politique menée par le gouvernement français au service du patronat à la politique sociale menée en Union Soviétique : des milliards pour l'armée en France ! En URSS des milliards pour les logements des travailleurs ! Il demande aux jeunes filles présentes dans la salle de lutter de toutes leurs forces contre la loi des deux ans, contre la guerre, contre le fascisme. Le 23 mai 1935, la police relève lors d'une assemblée générale des communistes la présence du père et du fils Clouet. Le 10 juillet, au café du Midi, boulevard Lascrosses, Marcel s'élève contre les menaces que font peser sur les libertés le Colonel de La Roque et les Croix-de-Feu. Il se félicite que les radicaux à leur tour se mobilisent contre ce danger et il appelle la classe ouvrière à se rassembler. *Le Midi Socialiste* signale sa présence dans la délégation des Jeunesses communistes accompagnant la « grandiose caravane socialiste qui sillonne les routes du département le 23 juillet 1935 ».

A Moscou

Remarqué par les instances dirigeantes du parti, il est sélectionné pour suivre les cours de l'école du parti communiste à Moscou. Il séjourne dans le pays des soviets un an et demi d'octobre 1935 à avril 1937. Dans ses lettres adressées à sa famille, il raconte sa découverte d'un peuple, d'un pays. Il assiste à Moscou aux cérémonies grandioses célébrant le 18^e anniversaire de la Révolution d'Octobre, il est enthousiasmé par les progrès de la patrie du socialisme. Il donne peu d'informations sur ses apprentissages à l'école, car il sait que ses lettres sont lues par les services secrets français (il ignore que le NKVD – l'ancêtre du KGB – devait faire de même...). Il évoque souvent des chantiers auxquels il participe sans donner de précisions, il s'agit de stages de formation militaire qui lui seront tant utiles par la suite. Il est élu au Comité Central des Jeunesses Communistes le 28 mars 1936 au congrès de Marseille.

Les brigades internationales

Dès son retour d'URSS, il se rend directement à Bordeaux où il embarque sur un bateau pour rejoindre l'Espagne et combattre auprès des républicains espagnols dans les brigades internationales. Il est lieutenant d'artillerie et participe à la défense de Bilbao assiégé par les franquistes. La ville tombe le 19 juin 1937. Dans ses lettres à la famille, il parle de l'âpreté des combats, de la souffrance des populations civiles. Il décrit la supériorité en armes des fascistes et dénonce la politique de non-intervention menée par les démocraties. Si les franquistes l'emportent, c'est l'Europe qui sera à son tour menacée par les fascistes, écrit-il. Il affirme que les républicains lutteront jusqu'au bout pour la liberté, pour la paix du monde. Il est fier de lutter au côté du courageux peuple espagnol. Il appelle ses parents à continuer de se battre pour le soutien à l'Espagne. « Des vivres, des médicaments c'est bien mais ce qu'il nous faut c'est des canons ! des avions ! ».

Ses lettres témoignent toujours d'un grand attachement à sa famille. Dans la première lettre d'Espagne, il demande à son père de ne pas dire à sa mère qu'il combat en Espagne pour qu'elle ne se fasse pas de soucis. Dans chacune d'entre-elles, il demande des nouvelles de son petit neveu, « Roro » – Robert Bergeaud, le coauteur de cet article – né en 1934. Il s'enquiert de sa santé, de ses progrès.

Il est fait prisonnier et restera 16 mois dans les geôles de Franco, en particulier à Gijon. Les conditions de détention sont épouvantables, tous les matins des républicains sont fusillés. Il se fait passer pour journaliste et est libéré lors d'un échange de prisonniers. De retour en France, le 12 avril 1939, il est réélu au conseil national des Jeunesses Communistes.

Le 10 juillet, il participe au meeting de Thorez à Toulouse ; il est un militant de premier plan, une photographie le montre au côté de Maurice Thorez, dans les rues de Toulouse.

Marcel en 1939



LA GUERRE

Mai 1940 : sur le front

La France déclare la guerre à l'Allemagne, Marcel est mobilisé en septembre 1939 au 18^e régiment d'artillerie, il est mitrailleur. Pendant les 6 mois de la drôle de guerre il attend le début des combats dans les Vosges. Le 10 mai, Hitler lance son attaque contre les troupes françaises. Le dossier militaire de Marcel indique que le canonnier Marcel Clouet a été cité deux fois à l'ordre de sa division. « Le 14 mai

*Marcel avec
Maurice Thorez
à Toulouse
juillet 1939*

*La drôle de guerre,
Marcel en train
d'écrire*



a continué avec sa mitrailleuse de protéger le décrochage de sa compagnie pendant une heure, s'est replié sur ordre ». « Le 17 mai, dans les environs de Hirson (Aisne) sa mitrailleuse s'étant enrayé, il l'a rendu inutilisable, il a été grièvement blessé en essayant de franchir les lignes allemandes avec ses compagnons ». Il a reçu 23 éclats d'obus, il est laissé pour mort par les Allemands. Il est ramassé par la Croix Rouge et hospitalisé à Hirson. Il subit une amputation du bras droit.

La Résistance à Toulouse

Il rentre à Toulouse le 7 août 1940, il reprend aussitôt ses activités militantes. Après le lâcher de tracts sur le convoi de Pétain par des jeunes communistes, le 5 novembre 1940, il est arrêté, le 26 novembre 1940, chez Yves Bettini. Il déclare aux policiers qu'il était venu chercher du linge (la mère d'Yves est blanchisseuse). La police perquisitionne chez ses parents. Lors des interrogatoires, il tient tête aux policiers, ce qui lui vaut, dans les rapports policiers, le qualificatif de « communiste intraitable ». Il reconnaît avoir bien connu Yves Bettini avant-guerre mais il ignorait qu'il faisait encore de la politique, lui ne fait plus de politique. Dans son portefeuille, les enquêteurs ont découvert des documents du parti communiste, il déclare qu'ils lui ont été remis avant-guerre par un militant et qu'il les avait oubliés. Deux jours avant son arrestation, il les avait retrouvés par hasard, chez lui et rangé dans son portefeuille, il ne les aurait d'ailleurs jamais lus. Deux de ces documents intéressent particulièrement les policiers. Le premier, dactylographié, a pour titre « objectifs à atteindre à la fin de l'année par l'ensemble des régions de la zone non occupée », ces objectifs concernent le nombre d'adhésions au parti communiste et la diffusion du journal des jeunes communistes *l'Avant-Garde*. Les inspecteurs lui font remarquer qu'il n'a pu être rédigé qu'après l'armistice. Il affirme que non et il ne s'explique pas ce titre. Le deuxième est une liste de noms de communistes, avec leur adresse, de 10 départements du Sud-Ouest. Il déclare n'en connaître aucun. Toutes ces personnes, sur commission rogatoire du commissaire divisionnaire de police mobile de Toulouse seront interrogées, leur domicile perquisitionné et certaines arrêtées. Marcel est incarcéré à la prison Saint-Michel. En janvier 1941, il demande à être hospitalisé. Avant son arrestation, il recevait des soins fréquents et réguliers ; or en cellule un abcès est apparu sur le moignon de son bras. L'administration refuse de répondre à sa demande

Dans sa lettre aux parents du 25 décembre 1940, il se remémore les Noël's heureux

qu'il a vécus avec sa famille. Mais il se souvient aussi du Noël 1939, il se trouvait en première ligne, avec ses camarades, sous la canonnade par moins 28°, et à cette souffrance s'était ajoutée celle d'apprendre l'incarcération de son père malade, pour deux mois, pour « le seul crime d'être communiste », dans cette même prison où il se trouve.

Le 13 mars 1941, Marcel, avec ses 14 camarades arrêtés en novembre 1940 est jugé. Il est condamné à 4 ans de prison avec sursis, compte tenu de son état de santé et de son passé militaire.

Dès sa sortie de prison, il entre en clandestinité pour diriger les Jeunesses Communistes de Toulouse. Il ne retourne plus au domicile de ses parents, surveillé et régulièrement fouillé par la police. De temps en temps, il passe au domicile de sa sœur qui, curieusement, ne fait pas l'objet d'une surveillance et où se tiennent des réunions clandestines du parti, jusqu'au jour où une voisine le reconnaît dans la rue malgré son déguisement. Son dossier mentionne qu'il est incorporé dans les FTPF, le 10 janvier 1942 et affecté le même jour à l'état-major régional de Haute-Garonne CMR (Comité militaire régional).

La Résistance à Lyon

Pour des raisons de sécurité, il est muté le 25 août 1942, à l'état-major de l'inter-région Rhône-Alpes où le 1^{er} janvier 1943, il est nommé commissaire aux effectifs avec le grade de commandant, il a pour pseudos Rochard, Vial ou Bras de Bois.

Le 1^{er} janvier 1944, sous le nom de Roques, il est le délégué du comité militaire interrégional FTPF à l'état-major FFI de la région Rhône-Alpes placé sous le commandement du colonel Chambonnet (Didier). Son dossier indique : « A participé activement à l'élaboration, à la direction, à la mise en application et au contrôle des divers plans d'opérations contre les forces ennemies dans la région Rhône-Alpes ». On ne sait rien de sa vie clandestine, ses parents après la guerre ont approché d'anciens résistants qui l'avaient côtoyé pour avoir des renseignements sur son quotidien de résistant, ils ne purent leur en fournir tant les règles de sécurité de la vie clandestine étaient respectées. On ignorait tout du camarade que l'on rencontrait, son véritable nom, sa planque...

Il est arrêté le 15 mai 1944, lors de la réunion de l'état-major FTPF, au 1 Grande-rue de Saint Clair à Caluire (Rhône). Un agent double Iltis (pseudo Boulanger), infiltré dans le groupe, a averti Barbie, qui, avec 8 agents de la gestapo, procède à l'arrestation. Au siège de la gestapo, à l'école de santé militaire, avenue Berthelot, il est soumis à la torture, il ne parle pas. Le 22 mai, il est transféré à la sinistre prison Montluc où de novembre 1942 à août 1944, 7731 résistants ont été emprisonnés dont 622 ont été fusillés et 2565 déportés.

Après la guerre, des prisonniers de Montluc ont témoigné sur leur condition de détention. Les détenus sont répartis dans des cellules de 2.50m sur 1.80, ils peuvent être 6, 7, 8 par cellule. Marcel se trouve dans la cellule 122. Les témoins se souviennent de la saleté dans laquelle ils vivaient, des trois paillasses sans paille, jamais lavées, de chaque cellule et des puces, des poux, des punaises qui pullulaient. Les nuits sont plus redoutées que les journées, angoissés, assaillis par les parasites, ils n'arrivent pas à trouver le sommeil et souffrent d'insomnies. Six peuvent s'allonger pour essayer de dormir en sardines sans bouger, les autres restent assis. En observant le silence le plus absolu, ils ont droit à une sortie de 10 minutes par jour, dans la cour pendant laquelle ils peuvent se laver et laver du linge. Ils bénéficient d'une douche tous les 15 jours et peuvent se raser une fois par semaine, dans le couloir. Les anciens prisonniers évoquent l'esprit de camaraderie qui régnait entre détenus. Leur seule distraction, la conversation, chacun devient conférencier pour parler de sa profession, d'un film, d'un fait historique...

D'une cellule à l'autre, on communique en code morse, à coups répétés contre la

cloison. Montluc est une vraie ruche bourdonnante, des nouvelles du débarquement du 6 juin ou du front russe circulent rapidement et redonnent espoir...

La nourriture est insuffisante, les gardiens sont violents, les interrogatoires et les tortures fréquents. À partir de juin 1944, quotidiennement, des appels « sans bagage » ont lieu soit le matin, soit le soir et les détenus appelés ne réintègrent pas leur cellule. Le 16 juin, aux environs de 20h, 30 prisonniers sont sortis de leur cellule « sans bagages », parmi eux, Marcel Clouet et le grand historien Marcel Bloch. Dans la cour de la prison, ils sont entassés dans une camionnette, enchaînés deux par deux, les uns assis sur un banc, de chaque côté du véhicule avec un camarade sur les genoux, les autres debout au milieu. Quatre Allemands prennent place sur les bancs à l'arrière et surveillent, mitraillettes braquées.

Clouet, placé à l'arrière, est le seul à ne pas être menotté en raison de sa mutilation. La camionnette démarre escortée de deux tractions occupées chacune par six nazis, l'une ouvre la route, l'autre suit à une quinzaine de mètres.

Le convoi entre dans la cour de la gestapo, Place Bellecour – l'ancien siège de la gestapo avenue Berthelot a été bombardé le 26 mai – et s'arrête. En attendant les ordres, les membres de l'escorte échangent avec des gestapistes français en civil présents. Ils plaisantent, débouchent quelques bouteilles et boivent à la régale. Un officier allemand ivre, la bouteille à la main, s'approche de la camionnette. Il apostrophe Clouet « Pourquoi tu as été arrêté, toi ? tu es Juif ? ». « Non, pour Résistance » répond Marcel. Alors l'officier insulte les prisonniers « Bande de cochons ! Vous allez tous crever ! vous résistez pour les Juifs, pour les bolcheviks, pour les Anglais ! » L'escorte est renforcée et le convoi redémarre. Il traverse la ville puis s'engage dans la campagne. Il suit un itinéraire assez compliqué, les Allemands sont prudents, ils craignent une embuscade.

Les véhicules s'arrêtent près de Saint-Didier-de-Formans (Ain), au lieu-dit Roussille, les gardes sortent des voitures, certains prennent position sur la route, les autres entourent la camionnette. Ils font descendre Clouet et deux de ses compagnons, les menottes leur sont enlevées, ils sont emmenés dans le champ que longe la route. Une rafale, ils s'effondrent. Les 30 prisonniers sont ainsi exécutés, deux par deux, certains crient « Vive la France ! », d'autres « Adieu ma femme ! » avant de mourir... Leur besogne achevée, les tueurs prennent soin de donner à chaque fusillé le coup de grâce.

Deux d'entre eux survivront par miracle. Jean Baptiste Crespo, surnommé « le ressuscité » par ses camarades, décède en 1948 des suites de ses blessures reçues lors de la fusillade. Charles Perrin (alias Vauban) a reçu cinq balles dont deux à la tête et une au cou. Il a raconté le massacre de Saint Didier (en ligne « Dans la nuit et le brouillard - Le massacre de St-Didier-de-Formans »). Il est décédé en 1975.

UN HÉROS

Les obsèques :
devant le siège
du PCF, angle
allée Jean Jaurès,
boulevard de
Strasbourg)



Le 23 juin 1945, lors d'obsèques grandioses, de nombreuses personnalités suivies d'une foule énorme, accompagnent le cercueil du commandant, officier de la légion d'honneur, Marcel Clouet, au cimetière Salo-

nique à Toulouse. Tous les ans, en juin, la mairie de Toulouse et le PCF organisent une cérémonie d'hommage devant sa tombe. Une rue de Toulouse porte son nom. Marcel Clouet est le type même du héros communiste que Aragon a immortalisé



*Derrière
le corbillard,
un petit garçon,
Robert Bergeaud,
entre son grand-
père, Amédée,
et son père.*

dans son roman « *Les communistes* ». Sorti du peuple, d'origine paysanne ou ouvrière, obligé de quitter l'école très tôt, autodidacte, il se forme lui-même et « possède toutes les vertus considérées comme indispensables au meilleur des communistes : fidélité, dévouement, ardeur, courage, discipline, esprit d'initiative et de responsabilité » (En ligne, un article de l'historien Stéphane Sirot : « Maurice Thorez, héros communiste »). Sur ces héros plane l'ombre du stalinisme avec ses vicissitudes et ses crimes, mais il n'en demeure pas moins que Marcel Clouet a toute sa place dans le livre héroïque des grands Résistants.

BIBLIOGRAPHIE

Permezel, Bruno. *Montluc antichambre de l'inconnu* éditions BGA Permezel.

Aragon *Les communistes*.

Arnal, André. 1934. collection « Cette année-là, à Toulouse », éditions Midi Pyrénéenne.

Arnal, André. *3 cantons haut-garonnais dans la guerre, Aspet, Luchon, St-Béat* ; éditions Empreintes

Crédit iconographique Archives municipales Toulouse, fonds Robert Bergeaud
Archives familiales Robert Bergeaud

Archives militaires

- Service historique de la défense, Le Blanc, 1941_03_19_174, Procès des lanceurs de tracts de Toulouse, novembre 1940.

- Service historique de la défense, Vincennes : GR 16 P 134355 – dossier Marcel Clouet

Presse 1934 et 1935 : La Dépêche, Midi Socialiste, La Voix des Travailleurs

Blagnac, questions d'histoire n° 66 / article « Jean Bertrand, le résistant »